

serait jamais venue d'élever ses ambitions jusqu'à l'unique enfant de l'industriel. L'énorme fortune de Paul Harmant lui semblait créer, entre lui et Lucie, un abîme infranchissable. Il avait donc une double raison pour paraître ne point comprendre les avances de mademoiselle Harmant, et pour les accueillir avec une froideur respectueuse. Cette froideur dont Mary s'étonnait et s'irritait lui causait un violent trouble moral, et ce trouble réagissant sur son état physique la rendait plus souffrante. Le mal, un instant enrayé, reprenait le dessus. A de certaines heures, l'enfant, luttant contre l'évidence, se disait :

—Peut-être m'aime-t-il, mais, sans fortune et simple employé chez mon père, il n'ose lever les yeux sur moi, il lutte contre lui-même et me cache un amour qu'il croit sans espoir. Ce doit être cela. C'est cela certainement.

Puis elle ajoutait :

—Il faut l'éclairer, il faut qu'il sache bien que l'espoir lui est permis et que s'il veut, s'il ose, je deviendrai sa femme. Appartenir à Lucien, c'est ma vie. Si je ne suis pas à lui, je mourrai.

La jeune fille se trouvait dans cette disposition d'esprit lorsque la femme de chambre vint l'avertir que le déjeuner était servi. Le dimanche, dans la maison de Paul Harmant, appartenait tout entier au repos. Le riche industriel, fatigué par les travaux de la semaine, profitait de cette journée pour oublier ses affaires pendant quelques heures. Au plus beau moment de l'après-midi, il conduisait Mary au bois, et passait la soirée en sa compagnie. La plus grande joie de ce misérable était de se trouver en tête à tête avec son enfant. Mary descendit et rejoignit son père dans le petit salon. Il alla vivement à sa rencontre et l'embrassa à deux ou trois reprises.

—Tu es sortie de chez toi ce matin plus tard que de coutume, chère mignonne, lui dit-il ensuite. Es-tu souffrante ?

—Un peu, répliqua la jeune fille. Mais ce n'est point cela qui m'a fait garder la chambre.

—Qu'est-ce donc ?

—J'étais en humeur de réfléchir.

—Eh bien, allons nous mettre à table, et tu me diras en déjeunant quel était le sujet de tes réflexions.

On gagna la salle à manger et Mary se plaça en face de son père.

—Voyons, reprit ce dernier en souriant, après avoir servi sa fille, à quelles choses sérieuses pensais-tu ?

—Je me disais qu'il y a dans la vie plus d'ombre que de soleil, et plus de souffrance que de joie.

Le prétendu Paul Harmant ne put réprimer un geste de surprise.

—Je ne te comprends pas ! fit-il. L'ombre ne peut exister pour toi qui n'as qu'à former un désir pour le voir satisfait, et quant aux souffrances de la vie, tu es encore trop jeune pour les connaître. Que te manque-t-il pour être heureuse ?

—Me permets-tu d'être franche ?

—Non seulement je te le permets, mais je t'en prie !

—Eh ! bien, je suis heureuse auprès de toi... heureuse de ta tendresse, mais la tendresse d'un père ne suffit pas à remplir un cœur de jeune fille. Je ne suis plus une enfant... j'aurai dix-neuf ans bientôt. Ne songes-tu point à me marier ?

L'ex-contremaître de Jules Labroue eut un petit frisson. Il se rapprocha de Mary qu'il entourait de ses bras.

—Te marier déjà ! me séparer de toi, chère mignonne ! murmura-t-il. Mais tu ne sais donc pas que c'est ta présence qui me donne l'activité, l'énergie, le courage, l'ambition ! Si tu n'étais pas là, près de moi, tout s'écroulerait ; il me semble que je n'aurais plus qu'à mourir.

Et Jacques Garaud disait vrai. Depuis son retour en France, il était, à de fréquents intervalles, assailli par des remords qu'il ne parvenait à chasser qu'en regardant sa fille. Mary seule lui donnait la force de lutter contre ses souvenirs.

LXXV

—C'est toi, père, à ton tour, qui te crées des idées noires ! s'écria la jeune fille. Pourquoi n'envisages-tu que le côté attristant de la situation ?

—Il y en a donc un autre ? demanda le millionnaire.

—Sans doute. Je pourrais très bien être mariée et ne point te quitter.

—Ne vaudrait-il pas mieux rester comme nous sommes ?

—Tu parles en égoïste, père, et c'est mal ! Tu as dû penser cependant plus d'une fois qu'un jour viendrait où mon cœur n'appartiendrait plus à toi seul.

—J'y ai pensé, mignonne. J'y ai pensé souvent, et jamais sans souffrir. Je me suis dit qu'un jour tu donnerais une part de ton cœur, la plus grande, hélas ! Je sais que fatalement ce jour arrivera, mais j'essaye de le reculer. Et puis j'ai fait un rêve.

—Lequel ?

—La fortune que j'amasse pour toi te permet d'aspirer aux plus belles alliances. S'il te plaisait d'être duchesse, tu trouverais un duc tout prêt à te donner son titre en échange de tes millions. Je veux pour toi un mari dans une position brillante. Un mari qui flatte ton orgueil.

—Flatter mon orgueil, à quoi bon ? interrompit vivement Mary ; ce n'est pas dans les satisfactions vaniteuses, selon moi, qu'est le bonheur. Un titre, cela s'achète, tu viens de le dire, et rien de ce qui s'achète ne donne les joies vrais, les joies de l'âme, les joies du cœur. Moi aussi j'ai rêvé, non pas un duc, mais un mari qui m'aimerait, tandis que le grand seigneur, m'épousant pour ma fortune, ne daignerait m'accorder que son indifférence.

—Eh ! qui donc ne t'aimerait ! s'écria Paul Harmant.

Mary garda le silence et sentit ses yeux se remplir de larmes. Elle pensait à Lucien Labroue. Le millionnaire reprit :

—Mais nous discutons dans le vide, au sujet d'éventualités douteuses, car tu ne songes point à te marier encore, tu n'aimes personne.

Au lieu de répondre à cette question indirecte, Mary releva la tête et dit :

—A propos du mariage, j'ai des opinions diamétralement opposées à celles que tu émettais tout à l'heure. Je ne désire point une alliance brillante, je ne tiens pas à ce que l'homme que j'épouserai soit riche. Je ne lui demanderai que trois qualités : la franchise, la résolution et le courage. Avec cela on a tout ce qu'il faut pour devenir "quelqu'un," fût-on le plus modeste employé. Je place le cœur avant les titres et avant les sacs d'écus. Peut-être ai-je tort, et beaucoup de femmes ne sont point de mon avis, je le sais. Sans me permettre de les blâmer, je les plains, et quand je me marierai, ce sera d'après mes idées et non d'après les leurs.

(La suite au prochain numéro.)

LA BALANÇOIRE

(Voir gravure)

Regardez-les, ces deux sœurs, ces deux charmantes enfants sur l'escarpolette.

La plus jeune, sans crainte et sans effort, s'abandonne toute entière au plaisir, car elle est avec sa grande sœur !

Le bel âge que celui que nous avons quand nous nous amusons à la balançoire !

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Un fumeur n'a pas sitôt terminé son repas qu'il s'empresse d'allumer son cigare, sa pipe ou sa cigarette. Mauvaise habitude ! car le tabac paralyse légèrement les voies digestives et arrête la digestion. Il est donc bon de mettre un peu d'intervalle entre le moment où l'on a terminé son repas et celui où l'on veut se livrer aux douceurs du tabac.

En amour comme en politique, on promet avec entrain, on tient le moins possible.

Si vous trouvez les étés moins chauds, les hivers plus froids, l'homme plus laid, les femmes moins semblables, ne le dites pas : on croirait que c'est vous qui changez.—G.-M. VALTOUR.

MÉLANCOLIE

A l'heure où les oiseaux commencent à se taire,
—Hormis le rossignol, dont le chant gracieux
Prête un charme de plus au souffle de mystère.
Dont s'emplit la forêt quand s'étoilent les cieus ;—

J'aime dans les grands bois m'égarer solitaire,
Cherchant dans leurs fourrés frais et silencieux,
L'oubli momentané des chagrins de la terre,
Qui procure à mon âme un calme précieux.

Je sens tant de bonheur à cette quiétude,
Que je maudis le jour troublant ma solitude,
Et peuplant la forêt de mille bruits divers :

Je regagne mon gîte ennuyé, très morose,
Pestant contre moi-même et contre toute chose,
Ne trouvant rien de bien dans le vaste univers !

THÉODORE G.

LE GÉNÉRAL GRANT

(Voir gravure)

Le général Ulysse S. Grant est mort le 22 juillet dernier, à Mount McGregor, des suites d'un cancer à la langue. Né le 27 avril 1822, à Point Pleasant, O., il avait donc 63 ans lors de son décès. Il fut le dix-huitième président des Etats-Unis. Il obtint ses diplômes à l'école militaire de Westpoint, en 1843. En 1854, il demeura près de Saint-Louis, sur une ferme, et en 1859 il fut employé par son père, à Galena, dans le commerce de cuir.

Nommé officier de recrue d'un régiment de l'Illinois le 17 juin 1861, il eut son cheval tué sous lui à la bataille de Belmont. La capture du Fort Donelson fut virtuellement la première victoire des armées fédérales. C'est alors que le nom du gén. Grant se répandit dans tout le pays, et il fut de suite nommé major-général (16 février 1862) des volontaires. Il remporta une victoire à Corinth, fit le siège de Vicksburg, où il fit 27,000 prisonniers. La défense de Chattanooga est considéré comme un brillant fait d'armes. Le 2 mars 1864, il fut nommé lieutenant-général de l'armée fédérale. Grant avait alors 700,000 hommes de troupes sous ses ordres qu'il divisa en deux parties : l'une sous le gén. Meade, devant se diriger sur Richmond ; l'autre, sous le gén. Sherman, devant attaquer la ville d'Atlanta. Après plusieurs batailles, le gén. Lee, des troupes confédérées, rendit son épée à Grant, le 6 avril 1865, devant le Palais-de-Justice, à Appomattox. Le 25 juillet 1866, Grant fut nommé général de l'armée des Etats-Unis, poste créé expressément pour lui.

En 1868 Grant fut élu président des Etats-Unis. Ce fut sous son administration qu'eût lieu l'arbitrage de Genève qui condamna l'Angleterre à payer aux Etats-Unis la somme de \$15,000,000, pour dommages causés par des vaisseaux confédérés partis des ports anglais.

En 1872 Grant fut élu de nouveau à la présidence. Il a été l'un des premiers capitaines militaires des Etats-Unis ; généralement sombre et peu loquace, il avait un sang-froid remarquable et une volonté de fer. Les Etats-Unis perdent en lui une de leurs gloires nationales.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 104.—CHARADE

Ou passe mon Premier, mon Deuxième est passé.
Mais de trouver mon Tout on est embarrassé.

SOLUTIONS :

No. 101.—Les mots sont : Estocs et Cotes.

No. 102.—Le mot est : Four-mi.

No. 103

BLANCS.	NOIRS.
1 D 8e F R	1 F pr. D
2 P 4e R échec et mat.	Si 1 R pr. T (3e R)
2 T pr. F, échec et mat.	Si 1 R pr. T (3e F)
2 D pr. F, échec et mat.	

ONT DEVINE :

Problèmes. — Mlle Délima Leclerc, Montréal ; Mlle Clara Chassé Cacouna ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Saint-Raymond ; Dame Calixte Roy, Cotes-de-Neiges ; J.-Bte. Clément, fils, Ste-Scholastique.
Rébus.—A. O. Martin, Montréal.